



L'exode de juin 1940, tel que vécu par un enfant de 7 ans et raconté 73 ans après

PIERRE JOLY

Résumé : *L'exode en juin 1940 d'une famille de Vendômois, immédiatement avant la destruction du cœur de Vendôme.*

Mots-clés : *Exode, Juin 1940, Rue poterie, Vendôme.*

J'ai lu avec intérêt, et parfois amusement, le récit détaillé des tribulations d'une douzaine de Vendômois au mois de juin 1940, tel que publié dans le bulletin 2012 de la Société archéologique, scientifique et littéraire du Vendômois. Cela m'a fait resurgir quelques souvenirs de la même expérience, souvenirs bien incomplets du fait de mon âge à l'époque et du peu de curiosité – ce que je me reproche aujourd'hui – auprès des autres protagonistes avant que ceux-ci ne disparaissent.

Le 10 juin 1940, ma famille avait fêté mon septième anniversaire à Vendôme. L'inquiétude était grande, d'abord parce que nous n'avions pas de nouvelles de mon père, officier de liaison sur le front des Ardennes ou, plus précisément, immédiatement à l'ouest de Sedan où les troupes allemandes avaient enfoncé le front français¹, ensuite du fait de l'ambiance anxieuse alimentée

plus par de folles rumeurs que par de véritables nouvelles précises.

Ma mère pense rapidement à fuir l'avance allemande et, pour ce faire, achète une automobile assez grande pour elle, mes quatre grands-parents, ma tante et moi-même. Aucun n'ayant son permis de conduire, son apprentissage accéléré ne lui évite pas un accident contre un mur, rendant la voiture inutilisable avant même d'avoir quitté Vendôme. Mon grand-père paternel² se procure alors un cheval et un tombereau auprès d'un fermier de Bracueil (commune de Villevalable) (**fig. 1**) qu'il avait l'habitude d'aider au moment des moissons et d'accompagner à la chasse. D'une façon ou d'une autre, ce tombereau est rempli de matelas, mobiliers, vêtements, objets divers et provisions prélevés boulevard de Trémault où habitent mes grands-parents paternels et ma tante et rue Poterie où ma grand-mère maternelle tient, au rez-de-chaussée de sa maison (**fig. 2 et 3**), une épicerie avec un grand rayon

1. Il y a eu de nombreux ouvrages sur cet épisode crucial de la guerre, par exemple *Dix erreurs, une défaite* dont les auteurs, G. Beau et L. Gausse, ont utilisé les notes de guerre de mon père.

2. Bien que je le considérais comme tel, Clément Gomendy n'était pas mon « vrai » grand-père ; en effet, il s'était remarié avec ma grand-mère Marguerite, alors veuve du capitaine Pierre Joly, tué à Verdun le 24 octobre 1916. Sa mort héroïque a été citée par Henry Bordeaux dans *Les captifs délivrés*.



Fig. 1 : L'auteur de cet article est assis aux pieds du groupe de chasseurs incluant ses deux grands-pères (1935).



Fig. 2 : M^{me} Angèle Lefèvre devant son magasin, 16 rue Poterie à Vendôme.

« graines, fruits et légumes », mon grand-père étant jardinier. Nous sommes le 15 juin 1940, la rue Poterie, en fait la Nationale 10, est encombrée de véhicules de toute nature fuyant vers le sud mais très ralentis par l'étranglement au niveau de la porte Saint-Georges. Je suppose que notre départ s'est produit dans la matinée car ce sont des environs immédiats de Vendôme que nous assistons à la ronde des avions³, au mitraillage de la file des automobiles sur la RN 10, au bombardement et à la montée des flammes au-dessus du cœur de la ville. J'imagine ce que pouvait être alors l'angoisse de mes grands-parents... Je ne sais combien de jours a duré notre fuite dans la direction du Berry, vers la famille de mes deux grands-pères; elle s'est terminée une centaine de kilomètres plus loin, à Villentrois, joli petit village situé au sud du Cher, entre Saint-Aignan et Valençay.

3. J'ai toujours entendu dire qu'il s'agissait d'avions italiens mais cela m'apparaît douteux, d'une part parce que l'Italie n'est entrée en guerre que le 10 juin 1940, d'autre part du fait de la distance qu'ils auraient dû parcourir pour atteindre Vendôme. Je pense donc que c'étaient des avions allemands, lesquels ont bombardé Orléans la même nuit.



Fig. 3 : Photographie d'un plâtre reproduisant la maison 16 rue Poterie.

Mes deux grands-pères mènent le cheval à l'avant, je marche derrière le tombereau avec mes grands-mères; quand nous ne sommes pas dedans, ma mère et ma tante suivent à bicyclette ou à pied dans les côtes. À l'approche d'avions, nous nous précipitons dans le fossé en bord de route. Combien de fois l'avons-nous fait, surtout dans l'après-midi du 15 juin? Une fois de trop en tout cas, une escadrille s'étant révélée être un vol de corbeaux. Un épisode dont nous avons souvent ri des années plus tard.

Nous nous arrêtons la nuit dans des granges attenantes à des fermes. Dans l'une d'elles, je me suis attaché à une petite chèvre, une biquette, et le seul véritable drame pour moi de cette équipée a été de m'en séparer lorsqu'il a fallu reprendre la route. Dans une autre où il y avait grande affluence, le comportement de plusieurs individus a paru tellement suspect qu'il y a eu dans la nuit une violente altercation, mes grands-pères les forçant à éteindre les lanternes qu'ils agitaient. Nous avons toujours été persuadés que le courage des deux hommes de notre petit groupe avait mis fin aux agissements d'agents ennemis infiltrés. Ce que tout le monde appelait la « cinquième colonne »; j'en suis moins certain aujourd'hui. Je ne sais où nous avons franchi la Loire, Blois ou Chaumont? Et j'hésite entre Saint-Aignan et Montrichard pour la traversée du Cher. Que ce soit l'un ou l'autre, le pont sur le Cher constituait un goulot d'étranglement et une belle cible pour

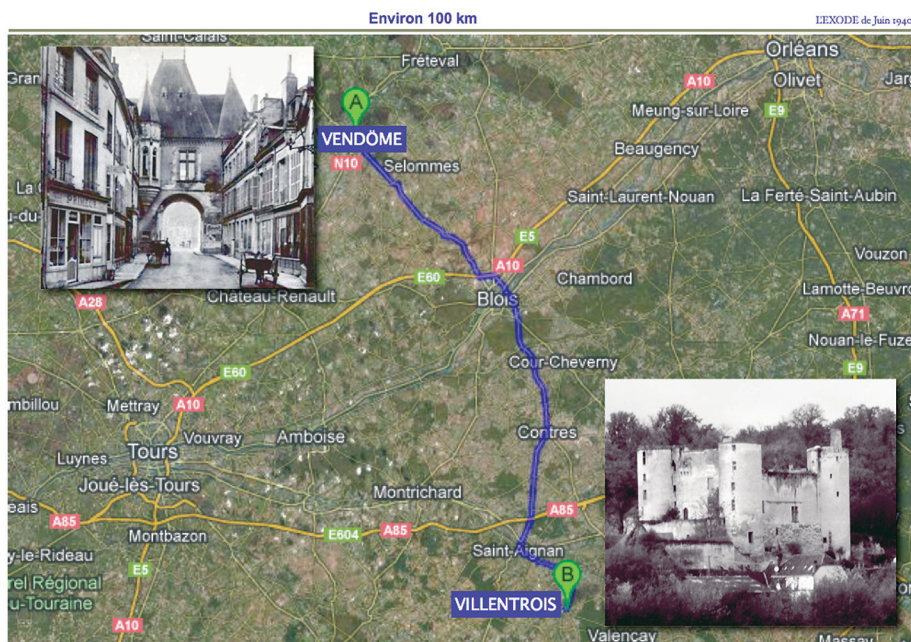


Fig. 4 : Itinéraire probable de notre exode.

les avions ennemis, ce qui nous contraignit à nous réfugier dans un bois au milieu d'une foule de soldats français et de réfugiés. Je m'y serais retrouvé séparé du groupe familial, à la plus grande frayeur de ma mère, sans qu'il m'en restât le moindre souvenir et le moindre traumatisme.

Passé le Cher, nous savons bien que les Allemands sont proches. Mes grands-mères et ma mère avaient évidemment pris avec elles les bijoux et pièces d'or qu'elles pouvaient posséder et elles étaient convaincues que les Allemands allaient les en dépouiller avant de les violer et de les tuer, rien que cela ! Aussi, pour s'éviter un tel sort, firent-elles un petit paquet de leurs biens précieux et le jetèrent-elles dans un champ d'orties. Elles ne l'ont jamais retrouvé.

Enfin, grâce à l'hospitalité des villageois, nous voilà installés au terminus de notre périple, à Villentrois, dans une ferme (fig. 4). Je suis avec ma mère et mes grands-mères dans la pièce à vivre donnant sur la cour par une porte à double ouverture, seul le bas étant fermé, et c'est là que se présente « notre » premier Allemand, un jeune soldat, mitraillette au poing. Après avoir embrassé la pièce du regard, il me voit, met la main dans sa poche et me tend un bonbon, que je prends. Le drame ! Selon la rumeur⁴, c'est typiquement ce que faisaient les Allemands pour empoisonner les enfants. Ma mère m'ordonne alors de mettre le bonbon dans mon dos et me glisse à la place un sucre que je mange ostensiblement

4. Selon une autre rumeur, les Allemands coupaient les mains des enfants et adolescents pour qu'ils ne puissent plus tenir une arme. C'est pourquoi mon beau-frère, alors âgé de cinq ans, a été enfermé quelque temps dans une cachette aménagée dans un grenier, à l'arrivée des Allemands à Chauvigny-du-Perche, près de Vendôme.

devant l'Allemand toujours là. Il a souri et il est parti... C'est peut-être à cause de cette gentillesse et de ce sourire que j'ai toujours considéré que la réconciliation franco-allemande allait de soi... Dès que ma mère a eu le dos tourné, j'ai récupéré le bonbon et l'ai mangé.

Du retour de Villentrois à Vendôme je ne me souviens pas.

Mes grands-parents maternels n'ont retrouvé que des débris et pans de murs de leur maison rue Poterie.



Fig. 5 : Magasin d'Aristide Lefèvre place Saint-Martin entre le café de la Paix et le café de la Halle (1949).



Fig. 6 : Le café de la Halle vers 1910.

Ils ont pu rapidement ouvrir un magasin place Saint-Martin, entre le café de la Halle et le café de la Paix (**fig. 5 et 6**), et sont décédés avant de pouvoir se réinstaller dans la maison construite place du Marché avec les « dommages de guerre ».

Mes grands-parents paternels ont retrouvé intacte leur maison du boulevard de Trémault. Ils l'ont quittée peu de temps après pour la rue Albert-I^{er} où, durant le bombardement de la gare par les alliés le 12 août 1944, une bombe est tombée à trois mètres de la maison, heureusement sans exploser.

Je suis allé quelque temps à l'école au café de la Comédie où une classe provisoire avait été ouverte ; ensuite, avec mes parents, j'ai passé le reste de la guerre à Châteauroux où restrictions alimentaires, bombardements, faits de résistance et débâcle allemande m'ont autrement plus marqué que cet exode de juin 1940, tellement j'avais alors été protégé et sécurisé par ma famille.

Crédit photographique : Deur A.-M. (fig 1, 2, 3, 4), Images et Sons en Vendômois (fig 5, 6).